

Reymond, Arnold

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **138 (1958)**

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Arnold Reymond

1874–1958

Né à Vevey, au sein d'une famille nombreuse, Arnold Reymond fit des études de théologie à la Faculté de l'Eglise libre de Lausanne et soutint en 1900 une thèse sur *Le subjectivisme et le problème de la connaissance religieuse*. Après des séjours à Berlin et à Londres, il suivit des cours de mathématiques, de physique et de philosophie à Paris.

Pasteur de l'Eglise libre à Granges-Marnand pendant trois ans environ, Arnold Reymond quitta l'Eglise libre pour des raisons de confession de foi et s'attaqua à une thèse de doctorat ès lettres intitulée *Logique et mathématiques, essai historique et critique sur le nombre infini*, qu'il soutint en 1908 à l'Université de Genève. Professeur de philosophie à l'Université de Neuchâtel depuis 1912, il est appelé à l'Université de Lausanne en 1925, où il enseigne à la Faculté des Lettres jusqu'à la perte de sa voix en 1939, conservant un cours d'introduction aux problèmes philosophiques à l'Ecole des sciences sociales et politiques jusqu'en 1945.

Outre les deux thèses déjà mentionnées, citons les œuvres suivantes :

Histoire des sciences exactes et naturelles dans l'antiquité gréco-romaine, 1927, réédition 1955.

Les principes de la logique et la critique contemporaine, 1931, réédition 1957.

La science dans l'antiquité (in *La science, ses progrès et ses applications*, publié sous la direction de Georges Urbain et Marcel Boll, 2 vol., 1933).

Philosophie spiritualiste, 2 vol., 1942.

Nombreux articles sur les sujets les plus divers : métaphysique, logique, morale, civisme, philosophie religieuse, philosophie des sciences, histoire des sciences, etc.

*

Alexandre Vinet et Charles Secrétan ont profondément marqué de leur empreinte la pensée de la Suisse romande en incitant leurs successeurs à ne pas dissocier radicalement les préoccupations théologiques, morales, sociales et politiques de la recherche proprement philosophique.

Arnold Reymond est resté fidèle à leur enseignement tout en élargissant l'enquête philosophique sur le terrain de la logique et de la



ARNOLD REYMOND

1874-1958

science. Le progrès même des sciences, qui s'est tellement accéléré depuis le début du siècle, a ouvert une série de crises qui posaient des problèmes philosophiques touchant la connaissance scientifique : crise des géométries non euclidiennes, crises, en physique, de la découverte de la radioactivité, de celle des phénomènes qui ont conduit à la théorie des quanta de Planck et aux théories de la relativité restreinte et généralisée d'Einstein.

Arnold Reymond a attiré l'attention des penseurs de Suisse romande sur la philosophie des sciences et la logique par ses vigoureux travaux dans ces domaines : grâce à lui, la philosophie ne s'est pas cantonnée chez nous exclusivement dans les questions religieuses, métaphysiques et morales, mais elle a pu engager des dialogues féconds avec les philosophes des autres pays qui tentaient d'interpréter la prodigieuse aventure scientifique de notre temps : citons, en France, Emile Boutroux, Léon Brunschvicg, André Lalande, Emile Meyerson, qui tous se lièrent d'amitié avec Arnold Reymond. Il convient de nommer également Bergson, qui ne fut pas à proprement parler un philosophe des sciences, un épistémologue, mais dont cependant une importante partie de l'œuvre s'appuie sur les sciences biologiques, spécialement sur le transformisme, et qui, une dizaine d'années avant sa mort, rencontrait Arnold Reymond à Vevey, où il faisait des séjours pour sa santé.

Nous pensons que la philosophie en Suisse romande n'aurait pu abandonner brusquement ses préoccupations religieuses et morales, qui faisaient partie de son climat spirituel, pour se lancer dans une philosophie des sciences : l'originalité d'Arnold Reymond a été précisément de lui faire franchir le pas sans rien renier de l'héritage de Vinet et de Secrétan, son grand mérite fut de concevoir la philosophie comme réellement universelle, ne reniant aucune de ses dimensions spirituelles.

*

Mais cela est-il possible ? Ne risque-t-on pas de juxtaposer des tendances incompatibles, de pratiquer un éclectisme verbal à la Victor Cousin ? Arnold Reymond a évité toute dispersion de pensée et tout soupçon d'éclectisme en s'attaquant à un problème véritablement central qui commande toutes les voies d'accès à la philosophie : *le problème de la vérité*.

Pour les uns – les néothomistes, par exemple – la vérité et la raison humaine sont éternelles et immuables, pour les autres, désorientés par les révolutions scientifiques qui se succèdent sans trêve, les démarches de la raison sont imprévisibles et la vérité fluctuante.

Comment assouplir les notions de raison et de vérité pour leur permettre de rendre compte des bouleversements scientifiques auxquels nous assistons, en leur conservant toutefois une structure ferme qui les empêche de se dissoudre dans l'indéterminé ? Tout changement suppose à la fois quelque chose qui change et des éléments invariables qui structurent le changement et le rendent possible.

Arnold Reymond cherche dans l'idée de fonction mathématique, dont la structure constante exprime des variations déterminées, la clé du problème de la connaissance. Une triple fonctionnalité domine la connaissance. Les éléments du réel sont en interliaison. Nos pensées également forment un système de liaisons. Enfin, une troisième fonctionnalité existe entre le système du réel et le système de nos pensées. Des conséquences importantes découlent en philosophie des sciences de cette triple fonctionnalité.

Lorsque le savant entre en contact avec le réel sur un point déterminé au moyen d'une expérience, c'est la totalité de la théorie scientifique relative à cette expérience qui est mise en cause. On ne contacte pas le réel d'une manière ponctuelle, mais c'est le système de nos pensées sur le réel qui est confronté chaque fois avec le système du réel. Ce qui se passe sur le front avancé de la recherche peut retentir sur les fondements même de la science qui sont ainsi remis en question en vue de maintenir la cohérence de l'ensemble : une modification sur un point peut entraîner une refonte théorique totale, comme les théories de la relativité l'ont montré.

Arnold Reymond affirme que si en science aucune vérité ne peut être déclarée définitive et immuable, puisqu'elle reste tributaire du plus ample informé, d'une théorie à venir plus compréhensive qui lui apportera une signification nouvelle dans un éclairage nouveau, cependant les conditions de la vérité, elles, sont immuables, éternelles.

Ces conditions sont doubles : l'activité d'une pensée qui a ses lois propres et le réel qui s'offre avec sa structure à la pensée. Or le système de nos connaissances se construit en fonction des trois principes fondamentaux de la logique (identité, contradiction, tiers exclu) ainsi que des valeurs et de leur opposition. Par exemple les valeurs vrai-faux et leur opposition sont éternelles. Tels sont les invariants qui structurent le fonctionnement de notre pensée en lui laissant toutefois une grande souplesse.

La vérité est toujours une propriété du jugement, élément fondamental et dynamique de la pensée. En logique, on peut dériver le concept – élément statique – du jugement par l'intermédiaire de la fonction propositionnelle, qui n'est pas autre chose qu'un jugement dans lequel un ou plusieurs concepts restent indéterminés. Mais nous ne pouvons songer à développer ici les conceptions d'Arnold Reymond sur la logique formelle et sur la logistique ou logique symbolique.

La métaphysique apparaît souvent aux esprits de formation scientifique comme un ensemble de spéculations à la fois nuageuses et arbitraires. Pour notre philosophe, le point de départ de la métaphysique est le «*cogito ergo sum*» de Descartes, qu'il interprète d'une manière originale : il s'agit, selon lui, d'une hypothèse métaphysique qui se vérifie dans le moment même où elle se présente à l'esprit. Donc la méthode en métaphysique est semblable à celle de la science : poser une hypothèse que l'on vérifie. Le *cogito* livre la réalité de l'esprit vivant, du «je» pensant,

fondement du spiritualisme. La réalité fondamentale est donc immédiatement vécue, directement donnée, loin de résulter de nébuleuses spéculations et d'incertaines hypothèses.

C'est à partir de l'affirmation de la réalité fondamentale du «je» pensant et de la valeur de la personnalité humaine que le philosophe vaudois rejoignait les thèmes essentiels de la religion.

Arnold Reymond possédait le sens des analogies profondes, il était un conciliateur à l'esprit ample mais ferme, refusant dans tout domaine les séparations étanches, les oppositions factices, pour découvrir, au-delà des apparences, à la fois l'unité de l'esprit humain et celle du réel saisi sous tous ses aspects multiformes, dans toute sa complexe richesse.

Maurice Gex